

La Maison-Dieu 188, 1991, 41-55

Isabelle RENAUD-CHAMSKA

DE LA SENSIBILITÉ AUX CHOSES ET DU SENS DES MOTS

LA BÉNÉDICTION DE L'EAU BAPTISMALE

JE voudrais illustrer les propos tenus par J.-Y. Hameline dans son introduction en me situant dans le cadre de l'euchologie rituelle, c'est-à-dire d'un certain dispositif mettant en jeu des personnes, dans une situation d'énonciation spécifique, avec des objets, en vue d'une action. J'essaierai de montrer comment la sensibilité à un élément naturel, l'eau en l'occurrence, se trouve être au point crucial d'articulation et de différenciation entre le corps physique de chacun, le corps social, et le corps cosmique, et comment le déploiement de cette sensibilité à l'intérieur du rituel participe à construire la liturgie comme espace de culture.

« Accedit uerbum ad elementum
et fit sacramentum »

On connaît cette formule célèbre de saint Augustin dans le chapitre LXXX de son *Traité sur l'Évangile de saint Jean* : « *Accedit uerbum ad elementum et fit sacramentum* ¹. » « La parole va à la rencontre de l'élément et le *sacramentum* s'opère ². » Expression saisissante dans laquelle l'élément naturel est reconnu comme opérateur possible du sacrement, celui-ci étant lui-même « *tamquam uisibile uerbum* », « comme (pour ainsi dire) une sorte de parole visible ». Nous découvrons comment, pour Augustin, l'exercice de la sensibilité est entraîné dans l'opération sacramentelle (*fit sacramentum*). Partant de cette formulation, nous étudierons le rapport entre *uerbum* et *elementum* en prenant pour exemple et point d'appui différents textes de bénédiction de l'eau du baptême : l'Euclologe de Sérapion ³, le Sacramentaire gélasien ⁴, le Sacramentaire ambrosien ⁵, la bénédiction des eaux dans le rituel byzantin de l'Épiphanie (jour du Baptême du Seigneur) ⁶, les trois formules du Rituel romain actuel (dont la première reprend de très près le Gélasien), et la bénédiction des eaux de la Veillée pascale de

1. CCSL XXVI, p. 529, Tract. in Johan. LXXX 2-3.

2. Nous préférons cette traduction à celle, plus classique, selon laquelle « la parole devient sacrement ». C'est de la RENCONTRE de *uerbum* et d'*elementum* (la parole ET l'eau) qu'advient le *sacramentum*.

3. On trouvera le texte cité dans *Prières des premiers chrétiens*, traduction A.-G. Hamman, Paris, 1981.

4. *Liber sacramentorum Romanae Ecclesiae*, édité par Muratori, Venise, 1748, et par Mohlberg, Rome, 1960.

5. Pour l'histoire de ce texte, qui remonte selon H. Ménard à saint Ambroise, on se reportera à l'article « Bénédiction de l'eau » du DACL.

6. Édité en français par E. Mercenier : *La prière des Églises de rite byzantin*, tome II, I, Chevetogne, 1953.

Patrice de La Tour du Pin, dans le « Troisième Jeu », d'*Une somme de poésie*⁷.

Attestée dès la fin du 2^e siècle, la bénédiction des fonts le Samedi Saint et la veille de la Pentecôte a toujours été, même avant la réforme de la Veillée pascale de 1951, l'une des cérémonies les plus importantes de la liturgie romaine. Restaurée aujourd'hui dans son antique fonction baptismale, elle a retrouvé tout son sens et son déploiement rituel. Voyons, en schématisant quelque peu, quel trajet parcourt l'élément dans le processus rituel.

Une vieille connaissance

L'eau n'arrive pas toute nue sur la scène, comme un pur signifiant. Elle est habillée de nombreuses valeurs mythiques et culturelles dont elle est investie depuis que les générations des hommes vivent avec elle ou malgré elle. Les mythes cosmogoniques et la poésie de tous les continents en témoignent suffisamment. Dans un premier temps, donc, l'eau en tant qu'élément, est reconnue dans son appartenance à une cosmogonie. Quand elle arrive sur la scène rituelle, elle n'est pas tombée de la dernière pluie.

L'eau appartient aussi à l'expérience sensible du corps de chacun. L'élément est d'emblée connoté, il n'est jamais seulement dénoté, comme le serait par exemple sa formule chimique (H₂O !). Au contraire, il est porteur d'une charge sensible et significative très forte qui appartient à l'expérience immédiate de chacun et n'a pas besoin d'être démontré ou expliqué. C'est justement pourquoi il est bon alors de l'entendre répété, célébré, chanté dans la bénédiction, comme un tremplin d'où peut se dire l'expérience humaine globale, du monde physique à la réalité spirituelle des choses. L'eau est toujours déjà plus ou moins rafraîchissante

7. Patrice de La Tour du Pin : *Une somme de poésie*, tome III : *Le Jeu de l'homme devant Dieu*, Paris, 1983, p. 464-465.

et purifiante, désaltérante, régénérante, etc. « Plus ou moins » car la valeur des qualités de l'eau se décrit en termes de quantités « continues », et non pas « discrètes ». C'est affaire d'appréciation personnelle. Or, l'eau présente sur la scène rituelle est métonymiquement et cumulativement tout cela à la fois. Elle renvoie à toute l'eau qu'elle pourrait être, à toute eau, quelle qu'elle soit, la bonne et la mauvaise, celle qui fait vivre, et celle qui détruit, et aux rivières et aux fleuves, à la mer et à la pluie du ciel.

Mise en instance

Il est fort important de remarquer qu'à l'intérieur même du rituel l'eau est saluée comme eau avant d'être entraînée par l'hymne de louange ou la prière de bénédiction. Le discours rituel prend en considération l'eau comme un élément concret, physiquement présent. L'Euchologe de Sérapion dit à Dieu : « Regarde du haut du ciel à présent et jette les yeux sur cette eau », et indique par là expressément qu'il y a quelque chose à regarder. De la même manière, dans la prière du Gélisien, il est fait allusion à « ces simples eaux », à « toute la masse de cette eau ». Les adjectifs démonstratifs dessinent une *déixis* particulière. La partie d'exorcisme de la prière explique que l'eau est possiblement « pleine » de quelque chose qui peut « s'y glisser en cachette », et « y mêler sa corruption ». Dans l'euchologie occidentale, la formule de bénédiction adresse la parole à l'eau comme à une créature vivante (ici encore dans le Gélisien) :

« Je te bénis donc, créature (de l'eau, par le Dieu vivant dont la parole, au commencement, te sépara de la terre et te prescrivit de l'arroser tout entière par quatre fleuves, qui au désert, de saumâtre te fit devenir douce et potable et te fit jaillir du rocher pour un peuple assoiffé. Je te bénis aussi par Jésus Christ qui à Cana de Galilée te changea en vin par sa puissance, qui se promena sur toi à pied, et en toi

dans le Jourdain fut baptisé par Jean, qui te fit jaillir de son côté avec le sang et ordonna à ses disciples de baptiser en toi tous les croyants. »

La parole est d'autant plus dite *ad elementum* qu'elle est proférée *elemento*. Une autre formule, ambrosienne celle-ci, de bénédiction des eaux du baptême, reprise dans le Pontifical romain pour la consécration des églises, outre l'exorcisme à la deuxième personne (« *Adjuro te, creatura aquae* »), comprend une longue prière adressée à l'eau dans laquelle s'articulent de manière très concrète les propriétés physiques d'une eau dont la présence est rendue presque active par la syntaxe verbale :

« *Sanctificare per Verbum Dei unda coelestis, sanctificare aqua Christi calcata vestigiis, quae montibus pressa non clauderis, quae scopulis illisa non frangeris, quae terris diffusa non deficis. Tu sustines aridam, portas montium pondera, nec demergis, tu coelorum vertice contineris, circumfusa per totum lavas nec lavaris.* »

« Sois sanctifiée par la grâce du Verbe de Dieu, onde céleste ; sois sanctifiée, eau foulée par les pas du Christ, toi qui, enserrée par les montagnes n'es pas arrêtée par elles, toi qui, frappée par les rochers, n'es pas brisée par eux, toi qui répandue sur toute la terre nulle part ne fais défaut. Tu soutiens les continents, tu portes le poids des montagnes sans t'enfoncer, tu es contenue au sommet des cieux, répandue par toute la terre, tu laves toute chose sans être lavée toi-même. »

La possibilité de la présence

C'est seulement après avoir été reconnue comme élément objectif de l'expérience sensible que l'élément « eau » est muté en élément lyrique. Ces superbes périodes s'extasiaient devant les propriétés physiques de l'eau dans sa « liquidité », comme Homère ou Virgile auraient pu le faire, déployant la magnificence de l'eau

à l'intérieur même de la familiarité de l'homme avec elle. L'*aesthesis* sensible se transfère dans le discours qui devient lui-même lieu de sensibilité. Pourtant le christianisme a toujours eu quelques difficultés pour intégrer le sensible dans le religieux. Paul Ricœur a bien montré dans un article important⁸ comment le christianisme s'oppose aux religions émanatistes où le sacré est immanent. A une phénoménologie du sacré ou de la manifestation divine, le christianisme oppose une herméneutique de la proclamation. Dans une religion de l'épiphanie du sacré, puisque le divin est immanent, il va de soi que l'élément naturel est hiérophanique, il est une manifestation de la force divine. Une source sacrée, tout en restant une source réelle, participe d'une autre réalité qu'elle-même, d'où elle tire sa surefficacité. Mais, dans une religion de la Parole, comme est le christianisme, et avant lui le judaïsme, l'élément du cosmos n'a pas cette capacité. Avec le judéo-christianisme, la parole émerge hors du numineux, et ce trait, dit Ricœur, commande toutes les autres différences entre les deux pôles du religieux. L'axe du religieux passe désormais par les actes de parole. Le christianisme invite donc à ne pas tomber dans le danger d'une cosmogonie émanatiste où l'élément lui-même (l'eau, la nature) est parole de Dieu. C'est pourquoi la bénédiction du Sacramentaire gélasien précise à l'adresse de l'eau : « ... par le Dieu dont la parole, au commencement te sépara de la terre et te prescrivit... ». Dans la tradition biblique, l'eau est un élément de la création, suscitée par la parole de Dieu. Elle est don de Dieu et non lieu de sa présence immanente : « Si quelqu'un a soif, dit Jésus, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi, selon le mot de l'Écriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 37-38). Et de fait, de son sein « Il sortit du sang et de l'eau » (Jn 19, 34). Avant même de lire un sens spirituel dans les paroles de Jésus, la

8. Paul Ricœur : « Manifestation et proclamation », dans *Le Sacré, études et recherches*, Colloque Castelli, Aubier, 1972.

Samaritaine a découvert un don de Dieu dans cette eau qu'elle est appelée à donner.

La prière liturgique le rappelle sans cesse et en fait un leitmotiv : l'élément est une créature donnée à l'homme, lui-même créature, par le Créateur. La prière parle de « *creatura aquae* » : « la créature eau » ; « cette sainte et innocente créature ». On trouverait les mêmes formules pendant la messe chrismale, à la fin de la bénédiction du chrême, quand l'évêque salue le saint chrême après l'avoir exorcisé et béni (« *exorcizo te, creatura olei* »), en chantant trois fois sur un ton de voix de plus en plus élevé : « Saint Chrême, je te salue », et la même chose pour l'huile des catéchumènes. Le cosmos n'est pas Dieu, de telle sorte que Dieu peut parler par le cosmos aussi bien que par les mots. « Tu as voulu que l'eau ta créature révèle ce que serait la grâce du baptême », dit-on ; ou bien : « Au cours de l'histoire du salut, tu t'es servi de l'eau ta créature pour nous faire connaître la grâce du baptême ». Les expressions dénotent une intention de Dieu usant de l'eau pour signifier sa volonté de salut : « L'eau est faite pour... ; préparée pour... ». Dans la bénédiction des eaux célébrée en la fête de l'Épiphanie chez les Orientaux, l'eau est annoncée comme une créature parmi les autres du cosmos, soumises à leur Créateur à qui l'homme chante un hymne de gloire :

« C'est Vous qui, par votre volonté avez amené toutes choses du néant à l'existence. C'est Vous qui des quatre éléments avez composé la création. C'est à Vous que la lumière obéit, c'est Vous que servent les sources, Vous qui avez affermi la terre sur les eaux, Vous qui avez entouré la mer de sable. C'est Vous qui avez sanctifié les eaux du Jourdain, en envoyant du haut du ciel votre Esprit très saint, et c'est Vous qui avez écrasé la tête des dragons qui s'y étaient tapis. »

L'eau et le récit

L'eau est investie aussi de toute une charge de mémoire. Sa place sur la scène rituelle est riche d'une épaisseur rendue par le récit anamnétique encadré dans le discours. L'eau reçoit une double dimension : celle du « alors » vient doubler celle du « maintenant ».

Elle est donnée à entendre comme acteur d'une histoire. Son passé d'eau est présent dans le discours qui l'énonce. « Aux enfants d'Abraham, tu as fait passer la mer Rouge à pied sec » dit le Rituel moderne, et le Sacramentaire ambrosien renchérit à l'adresse de l'eau elle-même : « Pour sauver le peuple des Hébreux fuyant, tu te resserres en parois rigides. (...) Frappée par Moïse, tu as laissé retomber les paquets d'eau comme des rochers. » Le passé de l'homme est présent dans cette eau, présente sur la scène rituelle comme élément concret. Et tout en lui conservant sa dimension concrète, le discours anamnétique change la chose en symbole quand il la fait remonter vers son origine, jusqu'avant le déluge : « Dès le commencement du monde, ton Esprit planait sur les eaux... ; en lavant par les eaux les péchés du monde coupable, tu signifias la figure de la régénération dans les flots mêmes du déluge », dit le Gélisien. N'y voir là pas tant une opération intellectuelle que le souvenir cordial de l'histoire de l'eau, en tant qu'elle est l'œuvre de Dieu. On sait que l'eau est, de tous les éléments naturels, celui qui symbolise le mieux la profondeur de la mémoire. Peut-être l'eau a-t-elle même des propriétés biologiques de mémoire non encore explorées. Mémoire organique liée à l'histoire de l'homme en son corps, mémoire cosmique et paléo-génétique, la mémoire qui charge l'eau est aiguïlée et comme activée par le rituel, parce que celui-ci fonctionne lui-même comme un lieu de mémoire. Le rituel est capable, en effet, de ramener l'homme à sa genèse, ou à la genèse de l'humanité par son pouvoir de régrédience. Turner a montré que

le rituel est un lieu privilégié d'écriture des mémoires pour la capacité qu'il a de produire et d'entretenir des figures : cette eau que j'ai sous les yeux et dont j'entends la bénédiction renvoie à tous les baptêmes que j'ai vus et à tous ceux que je n'ai pas vécus, donc à mon propre baptême dont je ne garde pourtant aucun souvenir si j'ai été baptisé enfant. Il me les rend contemporains et me permet de réinvestir ces figures, de me laisser, une fois de plus, travailler par elles, à nouveaux frais, tel que je suis aujourd'hui. Cependant, dans le même temps, parce que le passé de l'eau n'est pas assignable, il m'échappe. L'eau est immémoriale, donc toujours à distance. Cette distance fait que je ne suis pas englouti dans l'eau ou dans son histoire qui est aussi la mienne. Elle est offerte au regard comme un élément extérieur à moi, pour être considérée. Le rituel est un détour qui permet cette prise en considération. Par l'arrêt même qu'il impose, il permet de parcourir très rapidement tout un chemin déjà parcouru et toujours à refaire, où l'homme découvre sa véritable place dans le monde, quelque part entre les propositions d'un pélagianisme qui lui affirme son pouvoir démiurgique, et celles d'un gnosticisme qui lui enseigne le mépris des choses d'ici-bas. L'homme se comprend, au double sens cognitif et physique, comme un être en composition avec le monde, un monde qui n'est ni tout à fait sa chose, ni tout à fait autre chose que lui. Un « inconnu », disait Verlaine, « qui m'aime et me comprend ».

C'est pourquoi l'eau n'est pas simplement un outil rituel dont les propriétés surnaturelles se transmettraient naturellement à l'homme, par contact ou effusion.

Mise à distance

La bénédiction est une instance liminale. Elle fonctionne d'abord comme une mise à distance. On retrouverait ici les analyses de Van Gennep sur les « rites

de passage ». Elle permet de regarder l'objet, de prendre sa mesure et la mesure de la distance qui la sépare de l'homme parlant. Elle laisse la chose être la chose elle-même, ni plus ni moins. Elle la salue, dirait Lévinas, elle la reconnaît. Elle affirme d'elle qu'elle est, par exemple, « une fontaine vive, une eau qui régénère, une onde qui purifie » (Sacramentaire gélasien). Poétique, la parole rend la présence présente en suggérant le mouvement d'un retour vers l'origine, une « remise », et ici il faut entendre le mot comme lorsqu'il dit « rendre les armes », avec un mouvement d'abandon, mais aussi comme l'accentuation d'un don solennel, s'il s'agit d'une remise de décoration. Le poème rend honneur, il rend les honneurs. Il rend aussi la liberté aux mots, pour que les choses surgissent à l'aise, dans un nouvel espace. Par la parole poétique, disait Paul Valéry, nous connaissons comme jamais chaque créature, ... et cette eau que le célébrant touche en prononçant la bénédiction et dans laquelle il plonge solennellement le cierge pascal, par trois fois, de plus en plus profondément.

La parole et l'énonciation

Quelle est donc la nature de cet acte de langage ? Que veut-il faire ? Sa structure illocutoire est importante pour donner au « *fit sacramentum* » toute sa valeur sacramentelle et garantir que l'opération n'est pas magique. Le procès d'énonciation engage un allocuteur en chair et en os, doté de certaines qualités d'élocution, d'un timbre de voix, d'une rapidité de débit etc. ; une communauté qui l'entoure à laquelle appartiennent aussi des catéchumènes prêts à recevoir l'eau du baptême sur leur front, ou à être plongés dans la piscine baptismale ; un allocutaire (toi, Seigneur, Dieu tout puissant), à qui s'adresse la prière, que l'on appelle, supplie, remercie etc. ; et l'eau. L'eau est le lieu « où les catéchumènes vont renaître de l'Esprit Saint » (2^e formule du Rituel romain), puisque « tout homme

est baptisé dans l'eau » (3^e formule du RR). *L'Euchologe de Sérapion* fait référence explicitement à tous ceux qui descendent dans les fonts, intégrant l'action du baptême dans le discours sur lui. Les formules anciennes, en Occident, bénissent l'eau en lui adressant la parole. Les formules modernes, comme le font aussi les formules orientales, bénissent Dieu pour l'eau qu'il donne. Il appartient au sens de cette parole d'être dite sur l'eau (éventuellement à l'eau), et il y aurait déviation grave de la parole rituelle si la toute puissance de la pensée niait le support-objet qui appartient de plein droit au site illocutoire.

Mais si la parole est un masque ? l'élément alors disparaît. Si la parole prend trop de place, et que le signe s'étiolle jusqu'à se trouver réduit au minimum sensible, quelques gouttes à peine, sans qualités propres, juste de quoi dire qu'il y a de l'eau sans risque de mentir ? Le minimalisme auquel tend toujours tout rituel, en faisant de l'eau une quantité discrète (il y en a ou pas), « sémiotise » l'action rituelle et risque de la faire tomber dans la magie (ça marche ou ça ne marche pas). En revanche, s'il est rendu à sa présence d'objet propre, par le regard et la présence de celui qui prend la parole, dans un site illocutoire où chacun, et chaque chose, est à sa place, où lui-même a une place marquée, avec un taux de silence et de concentration suffisamment bon, qui assure une bonne circulation des énergies, alors l'action peut se dérouler dans la paix d'une présence acceptée : la formule de saint Augustin se renverse et c'est l'élément qui garantit que la parole n'est pas magique. Ce n'est plus l'eau qui a besoin d'être rencontrée par la parole, mais la parole qui trouve à se dire dans l'eau. La toute-puissance de la parole, par essence éternelle, vient buter sur la réalité même de la chose mortelle. Cyprien conseillait de faire sentir⁹ avant de faire comprendre

9. *Sentire* : « percevoir, se rendre compte par soi-même ». L'expérience sensible doit précéder l'enseignement théorique.

(« *sentire antequam discere* »). Pour cela, il faut que l'eau adviene, il lui faut être poétiquement reconnue.

L'alliance du poème et de l'eau

Ainsi chante le poète Patrice de La Tour du Pin relisant l'histoire de l'humanité à la lumière de son propre baptême dans la nuit de Pâques :

« Aux premiers temps du monde, Seigneur Dieu, ton Esprit planait sur les eaux et les couvrait de son ombre, afin d'abreuver toute créature selon les besoins de son espèce, et de susciter dans ta créature humaine la soif et la source de ta sainteté. »

Le langage, lui-même élémentaire comme enveloppe sonore et production sensible, a la puissance d'évoquer (*e-uocare*) l'eau, de l'appeler à la présence hors du non-être où elle gît. Ceci, parce que le langage n'est pas pur vecteur d'une pensée, mais lieu d'une présence symbolisante, objet produit et lui-même tenu à distance, reconnu comme « *elementum* », produit du rapport entre la parole et l'énonciation.

« Les voici dégagées de l'épaisseur des siècles et débordant du barrage de mort qui les retenait, ramenant ton signe au cœur de l'homme et dirigeant celui-ci vers l'estuaire où il pourra te voir enfin face à face. »

Le symbole a la possibilité de faire passer de l'extérieur à l'intérieur, ce qui était la préoccupation majeure de saint Augustin. Il est de nature anagogique. Il travaille le Sujet de l'expérience rituelle et se travaille lui-même comme lieu de passage.

« C'est le même signe de l'eau qu'Israël, ton peuple-enfant reconnu quand la mer s'écarta devant lui, lors de sa délivrance de l'esclavage ; qu'il soit aujourd'hui pour nous et pour ceux qui vont être baptisés le signe du passage dans la vie de ton Christ ressuscité, précédant l'exode de nos

propres morts ; et que déjà nous reconnaissons la Terre promise en nous et autour de nous, la terre vivifiée, sanctifiée, et enceinte de ton Esprit d'amour. »

L'eau est transformée en image dans le texte littéraire. Il y est question de l'eau comme signe de l'esprit, des quatre fleuves du Paradis, du déluge, de la mer Rouge, du Jourdain, du vin de Cana, et d'autres choses encore. Le déplacement métaphorique fait travailler l'eau comme image, dans un réseau sémantique où elle a sa place, et où elle se déplace : la fontaine, l'innocence, le bain, le sang, le vin, le Malin, la matrice maternelle, la cité, la Terre promise, le feu... Informelle, liquide et transparente, tempérée, chaude ou froide, « mouillante », inodore et sans saveur mais rafraîchissante, active et jaillissante ou passive et dormante, naturelle ou canalisée, l'eau métaphorisée accumule une polyphonie de sens qui se défait et se recompose sans cesse, à l'image même de cette eau dont elle est l'image.

La métaphore matricielle est prégnante dans les textes : destinée à recevoir la présence de l'Esprit Saint, l'eau du baptême est comparable au sein de la Vierge : « *Omni homini renascenti aqua baptismatis instar est uteri virginalis, eodem Spiritu sancto replente fontem, qui replevit et Virginem* » écrit saint Léon dans le sermon XXIV pour la nativité du Seigneur. « Pour tout homme qui renaît, l'eau du baptême est comparable au ventre virginal, le même Esprit Saint, qui a rempli (parfait) la Vierge, remplissant (présent) aussi la fontaine. » La liturgie romaine a conservé cette image ; dans le texte du Sacramentaire gélasien (8^e s.), en usage jusqu'à ces dernières années, la métaphore est longuement développée : « Tu ouvres la fontaine baptismale afin que la terre entière reçoive de l'Esprit Saint la grâce de ton Fils unique. Que l'Esprit féconde cette eau préparée pour faire renaître les hommes en y mêlant mystérieusement sa lumière, et que, conçue par la sanctification, une race céleste sorte du sein immaculé de la divine fontaine. » Le Rituel moderne a gardé une autre

expression, ancienne elle aussi, mais plus sobre : « Dès les commencements du monde, c'est ton Esprit qui planait sur les eaux, pour qu'elles reçoivent en germe la force qui sanctifie. »

La parole sacramentelle est une annonce, une parole fécondante par la force de l'Esprit. De la rencontre de la parole et de l'élément un troisième terme va naître. C'est le *fit sacramentum*.

La parole écoute

Le risque est qu'au détour du ruisseau ou de la vague ainsi métaphorisés, on oublie l'eau ! Soit délire verbal se déconnectant de la réalité du signe, soit discours théologique tuant la réalité en l'expliquant, l'eau est prompte à se perdre ou à s'évaporer. Et c'est la force du poème, par cet étrange pouvoir qu'il possède de faire l'alliance de la transparence et de l'opacité, de dépasser la métaphore pour redonner à l'eau le pouvoir d'être eau. Il s'efface devant elle. Cette réserve au cœur des mots qui se déploient permet seule à l'oreille intérieure d'atteindre le secret qui ne peut se dire qu'en demeurant fermé. Dans le poème, la parole, au lieu de se répandre, écoute. Le poème entend ce qu'il profère, au sens aussi où il l'exauce. Il passe une alliance avec les choses en répondant à leur appel silencieux, image de l'alliance avec ce Dieu de Jésus Christ en qui le nouveau chrétien est baptisé. Le poème ouvre un lieu de paix et de silence, dans lequel on entre comme s'il n'y avait pas de dehors. A moins que ce ne soit l'inverse, s'il est vrai que dans le rituel les deux mouvements sont inséparables : on ne prend pas l'Eucharistie sans être pris par elle, on ne fait pas le signe de croix sans être signé par lui. Les choses qui se dévoilent dans la parole poétique perdent leur caractère d'objet, elles reposent dans une nouvelle durée, une présence qui les délie du temps, complètement ouverte, au-delà de tout objet, de toute idée,

de toute image. Le dire du poème, comme en attente du dévoilement des choses, est un moment de la grâce.

L'élément « eau », pris dans la scène rituelle, est donc intégré comme un objet du culte par l'efficacité d'un procès d'énonciation qui lui reconnaît une place spécifique et le considère pour ce qu'il est. Travaillé comme image, il est entraîné par l'hymne de louange et la bénédiction pour être enfin rendu à lui-même, signe d'une alliance possible avec le monde et, par dessus le marché ou par grâce, avec Dieu.

On dit familièrement : « boire les paroles de quelqu'un ». De même, ou à l'inverse, le texte des bénédictions donne de « parler » l'eau et de la laisser parler. Ni rêvée, ni objet du discours, l'eau se trouve reconnue et reconsidérée comme élément naturel dans la scène rituelle. En la nommant et en la chantant, l'homme est appelé à se reconnaître et à se reconsidérer lui-même dans son rapport aux autres, au monde, et à son corps propre. L'opérativité du sacrement, qui préoccupe tellement la liturgie, s'articule bien, comme le disait Augustin, sur cet avènement de la parole à l'élément, qui est, en même temps, un avènement de l'élément à la Parole.

Isabelle RENAUD-CHAMSKA